VD
2105
A17
1905

CHANSONS

NOUVELLES.

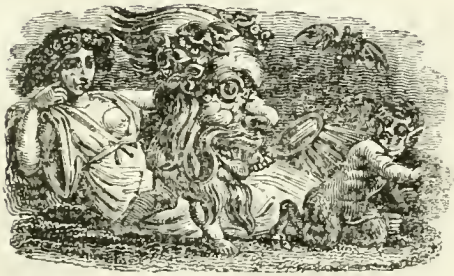
DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

CHANSONS

NOUVELLES.

PAR

M. P. J. DE BÉRANGER.



A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS

M. D. CCC. XXV.

PQ
2195
A17
1825

PRÉFACE.

Air du vaudeville de Préville et Taconnet.

Ou des Chevilles de maître Adam.

Allez, enfans, nés sous un autre règne;
Sous celui-ci, quittez le coin du feu.
Adieu! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié : L'occasion est bonne,
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfans; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien;

Car, en prison, le sommeil est sans charmes :
Près du malheur on ne dort jamais bien.
J'entends encor le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,
Vous répondrez (Et pour moi j'en rougis) :
« De notre père accusant la faiblesse,
» Les plus joyeux sont restés au logis. »
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine
D'abeilles, non ; mais de guêpes, je crois.

Ne soufflez mot ; retenez votre haleine.
Tremblez, enfans, vous qui jurez parfois !
Le dard caché, qu'à ces guêpes Dieu donne,
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un Ogre, évitez bien sa dent ;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure :
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : Qu'ai-je dit? Ah ! la peur déraisonne,
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux;
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

CHANSONS

NOUVELLES.

LA MUSE EN FUITE,

OU MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

(Chanson faite à l'occasion des premières poursuites judiciaires exercées contre moi pour la publication de mon Recueil.)

AIR : Halte là.

UITTEZ la lyre, ô ma muse!
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'état.

Pour un interrogatoire
Au Palais comparaissons.
Plus de chansons pour la gloire !
Pour l'amour plus de chansons !
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refra ns *.
Au qui vive d'ordonnance,
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France !
Les gardes laissaient passer.

---

* Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la fronde, et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi !

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.
Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau *.
S'il renaissait, ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du Lutrin.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi !

Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissant

---

* On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

Au bûcher livra l'Émile *,
Phénix toujours renaissant.
Muse, de vos chansonnettes,
Aujourd'hui l'on va tâcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi !

Muse, voici la grand'salle....
Eh quoi ! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent.
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,

---

* On sait également que par arrêt du parlement l'Émile fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

Les balances de Thémis.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi !

Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge
Ma muse avait pris alors.
Gaîment avec la grisette
D'un président, bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait le verre en main :
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi !

DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON PROCÈS.

AIR Du ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé, je dénonce ;
Oui, je dénonce des couplets.
La gaîté de l'auteur annonce
Qu'il peut figurer au palais ;
On voit, à l'air dont il vous traite,
Que cent fois il vous persifla.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves ;
Pourriez-vous le lui pardonner ?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés ;
Il pourrait chanter la patrie,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête,
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE.

(Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.)

AIR : Muse des jeux et des accords champêtres.

SOLEIL si doux, au déclin de l'automne;
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphyre,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !

Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchans.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence *,
Au tribunal ils traînent ma gaîté ;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance ;
Rougiraient-ils devant ma probité ?
Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

---

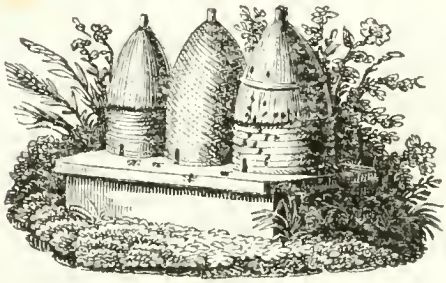
* Lorsque mon Recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.)

Sur des tombeaux si j'évoque la gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire,
Encouragé le meurtre des états?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
..... s'amuse à mesurer mes fers;
Même aux regards de la France asservie,
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
La renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.

Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs,
Mes fers sont prêts; la liberté m'inspire ;
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.



LA LIBERTÉ.

(Première chanson faite à Sainte-Pélagie, en janvier 1822.)

Air : Chantons Lætamini.

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

....., ce vrai sage,
M'a fait par charité
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté !
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique
Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté !

Interrogeons le Tibre,
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,
Crasse d'oisiveté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime,
Geôliers pleins de gaîté,
Par vous, au Louvre même,
Que ce vœu soit porté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCÎMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE, QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR : Tonton, tontaine.

GRACE à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine tonton.
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton :
Tonton, tontaine tonton.

Chassez, morbleu, chassez encore ;
Quittez Rosette et Jeanneton,

Tonton, tonton, tontaine tonton ;
Ou pour rabattre, dès l'aurore,
Que les amours soient de planton.
Tonton, tontaine tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton *,
Tonton, tonton, tontaine tonton ;
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton
Tonton, tontaine tonton.

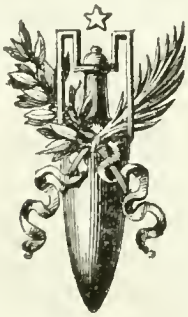
Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton.
Tonton, tonton, tontaine tonton.
On gardait la perdrix du prince ;

---

* Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse.

Le loup dévorait le mouton.
Tonton, tontaine tonton.

Vous, qui consolez ma disgrâce,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on.
Tonton, tonton, tontaine tonton,
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton.
Tonton, tontaine tonton.



MA GUÉRISON.

RÉPONSE A DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES, M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE, EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES, PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR De la Treille de sincérité.

J'ESPÈRE
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après un coup de Romanée,
La douche ayant calmé mes sens,

J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissans. (*bis.*)
Un accès pouvait me reprendre ;
Mais, du topique effet certain !
J'avais de l'encens à leur vendre,
Après un coup de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison
Le vin m'a rendu la raison.

Après deux coups de Romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin,
J'admire ..... lui-même,
Après deux coups de Chambertin.

J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de Romanée,
Je n'aperçois plus d'oppresseurs ;
La presse n'est plus enchaînée,
Le budget seul a des censeurs ;
La tolérance, par la ville,
Court en habit de sacristain ;
Je vois pratiquer l'Évangile,
Après trois coups de Chambertin.
J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de Romanée,
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,

Voit la liberté couronnée
D'olivier, d'épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes;
L'avenir n'est plus incertain :
J'entends tomber verrous et portes,
Au dernier coup de Chambertin.
J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

O Chambertin ! ô Romanée !
Avec l'aurore d'un beau jour,
L'illusion chez vous est née
De l'espérance et de l'amour.
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du destin
Tantôt un cep de Romanée,
Tantôt un cep de Chambertin.

J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

L'AGENT PROVOCATEUR.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

REMERCÎMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province
Ce Bourguignon nous est donné. (*bis.*)
Quoiqu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (*bis.*)

Chut ! mes amis, il fait jaser à table,
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé,
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé..... *
Plus d'un personnage notable,
Là souvent devient délateur.
Chut ! mes amis, il fait jaser à table,
C'est un agent provocateur.

Mais il circule, et de la France
Déjà nous vantons les héros ;
A nos yeux déjà l'espérance
Sourit à travers les barreaux.

---

* On visite tous les objets envoyés aux prisonniers ; des gens de police sont chargés de ce soin.

Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut! mes amis, il fait jaser à table,
C'est un agent provocateur.

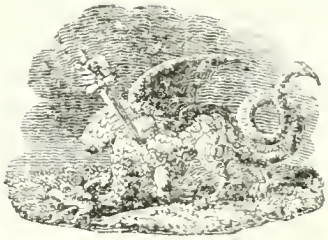
Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français... *
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut! mes amis, il fait jaser à table,
C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice :
Exprès prolongeons le dîner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner.

---

* La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

Passe donc, ô vin délectable !
Retourne à ce lieu corrupteur.
Chut ! mes amis, il fait jaser à table
C'est un agent provocateur.



MON CARNAVAL.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air : Des Chevilles de maître Adam.
Ou, Air nouveau de M. Meissonnier.

Amis, voici la riante semaine,
Que tous les ans, je fêtais avec vous.
Marotte en main, dans le char qu'il promène,
Momus au bal conduit sages et fous.
Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
Il m'a semblé voir passer les amours.
J'entends au loin l'archet de la folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Oui, je les vois ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.

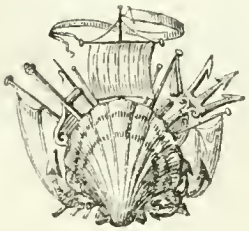
De vingt danseurs je vois les mains heureuses,
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin l'archet de la folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous !
Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaîté vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie ;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Des jours charmans la perte est seule à craindre ;
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le peu d'encens dont je nourris mes dieux.

Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin l'archet de la folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie ;
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !



L'OMBRE D'ANACRÉON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR : De la Sentinelle.
Ou air nouveau de Dupoty.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
O demi-dieux ! vous, nos premiers flambeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire !
Soudain sous un ciel enchanté
Une ombre apparaît et s'écrie :
« Doux enfant de la liberté, *(bis.)*
» Le plaisir veut une patrie !
» Une patrie !

» O peuple grec, c'est moi dont les destins,
» Furent si doux chez tes aïeux si braves.

» Quand il chantait l'amour dans leurs festins
» Anacréon en chassait les esclaves.
» Jamais la tendre volupté
» N'approcha d'une âme flétrie.
» Doux enfant de la liberté,
» Le plaisir veut une patrie!
» Une patrie!

» De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
» Du rossignol les chants sont toujours tendres.
» Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
» Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?
» Tes fêtes passent sans gaîté
» Sur une rive encor fleurie.
» Doux enfant de la liberté,
» Le plaisir veut une patrie!
» Une patrie!

» Déjà vainqueur, chante et vole au danger;
» Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.

» Sur nos débris, quoi ! le vil étranger
» Dort enivré du parfum de tes roses !
» Quoi ! payer avec la beauté
» Un tribut à la barbarie !
» Doux enfant de la liberté,
» Le plaisir veut une patrie !
» Une patrie !

» C'est trop rougir aux yeux du voyageur,
» Qui d'Olympie évoque la mémoire.
» Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
» Reverdiront d'abondance et de gloire.
» Des tyrans le sang détesté
» Réchauffe une terre appauvrie.
» Doux enfant de la liberté,
» Le plaisir veut une patrie !
» Une patrie !

» A tes voisins n'emprunte que du fer :
» Tout peuple esclave est allié perfide.

» Mars va t'armer des feux de Jupiter;
» Cher à Vénus, son étoile te guide *;
» Bacchus, dieu toujours indompté,
» Remplira ta coupe tarie.
» Doux enfant de la liberté,
» Le plaisir veut une patrie!
» Une patrie!

Il se rendort le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
Doux enfant de la liberté,
Le plaisir veut une patrie!
Une patrie!

---

* Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR de Ninon chez madame de Sévigné.
Ou air du Vilain.

VENEZ tous, passans, venez lire
L'épitaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire,
Le vin, la France et ses hauts faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse;
J'ai chansonné les gens du roi;
Béranger m'appelait sa muse. (*bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)
Priez pour moi! priez pour moi!

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,

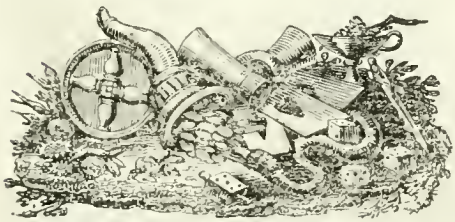
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.
Il grelottait dans sa coquille,
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai rempli sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Je l'ai rendu cher au courage
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage,
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre,
Mais les oiseaux en feront foi :
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Un serpent.... (Dieu ! ce mot rappelle
Que ..... rampa vingt ans.)
Un serpent qui fait peau nouvelle
Dès que brille un nouveau printemps,

Fond sur nous, triomphe, et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avala.
Or, je trépasse, et, mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi :
Hier, Satan s'est fait jésuite.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !



LA SYLPHIDE.

Air : Je ne sais plus ce que je veux.

La raison a son ignorance ;
Son flambeau n'est pas toujours clair.
Elle niait votre existence,
Sylphes charmans, peuple de l'air.
Mais, écartant sa lourde égide,
Qui gênait mon œil curieux,
J'ai vu naguère une Sylphide.
Sylphes légers, soyez mes Dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphirs ;
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.

D'un souffle vous séchez nos larmes,
Vous épurez l'azur des cieux.
J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes Dieux.

J'ai deviné son origine,
Lorsqu'au bal ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite;
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.
Sylphes légers, soyez mes Dieux.

Que de grâce en elle font naître
Vos caprices toujours si doux !
C'est un enfant gâté, peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.

Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes Dieux.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant,
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant.
Du sein de vives étincelles,
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
Vous, dont elle empruntait les ailes,
Sylphes légers, soyez mes Dieux.

Hélas ! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.
Doit-elle m'apparaître encore ?
Quelque Sylphe est-il son époux ?
Non, comme l'abeille, elle est reine
D'un empire mystérieux ;
Vers son trône un de vous m'entraîne.
Sylphes légers, soyez mes Dieux.

LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.

(1822.)

AIR : De la Treille de sincérité.

LISE à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise, mais songez bien,

Songez bien au poids du salaire,
Même chez un vrai citoyen. (*bis*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.
Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer au bruit de son coffre
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.
Lise à l'oreille
Me conseille ;

Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la Sainte-Alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus ;
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.
Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,
Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant ;

Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et, de toute part,
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.
Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire,
Puis ajoute ce dernier point :
Des distances l'amour peut rire ;
L'amitié n'en supporte point.
Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,
En trinquant avec l'opulence
Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

LE PIGEON MESSAGER *.

(1822.)

AIR : De Taconet.

L'aï brillait, et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (*bis*).
Nœris découvre un billet sous son aile :
Il le portait vers des foyers chéris. (*bis*).
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris. (*bis*).

* Tout le monde connaît maintenant l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. Emportés loin de leur séjour habituel, ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

Il est tombé, las d'un trop long voyage,
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un traficant remplit-il le message?
Va-t-il d'amour parler à la beauté?
Peut-être il porte, au nid qui le rappelle,
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athène, il doit parler de gloire.
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athène est libre! amis, quelle nouvelle!
Que de lauriers tout à coup refleuris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ah! buvons à la Grèce.
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.

L'Europe envain, tremblante de vieillesse,
Déshéritait ces aînés glorieux :
Ils sont vainqueurs ; Athène, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre ! ô muse des Pindares
Reprends ton sceptre et ta lyre et ta voix.
Athène est libre, en dépit des barbares.
Athène est libre, en dépit de nos rois.
Que l'Univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris !
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur au pays des Hellènes,
Repose-toi, puis vole à tes amours ;
Vole, et bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours.

A tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

L'EAU BÉNITE.

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR : Faut d'la vertu.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin. } (*bis.*)

A l'autel ce couple s'engage ;
Voilà de quoi nous récrier.
Après vingt ans de mariage ,
Oser encor se marier!
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre, aux yeux de ta bonté,
Est celui d'avoir dit les *grâces*
Avant le *benedicite.*
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée.....
Chut! me dit-elle. Ah! puisse un jour,
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour!
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que parfois, prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS, LE 8 DÉCEMBRE 1822, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

AIR : Quand des ans la fleur printannière.

SUR des roses l'amour sommeille,
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison. (*Bis*).

Tyran aussi, l'amour nous coûte
Des pleurs, qu'elle sait arrêter.
Au poids de nos fers il ajoute,
Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'amour sommeille ;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles,
Lorsque ma muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'amitié frappait déjà.
Sur des roses l'amour sommeille ;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines,
Celui des soins de l'amitié !
Sur des roses l'amour sommeille ;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe?
Amis, renonçons à briller.
Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.
Sur des roses l'amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime,
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.
Sur des roses l'amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison.

LE CENSEUR.

(1822.)

Air : De la robe et des bottes.

On me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

La liberté, nourrice du génie,
Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil.

Qui va d'un joug subir l'ignominie,
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur?
Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu céleste,
Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,
Quand la censure, à son rocher funeste,
De ton génie a promis les lambeaux!
D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur.

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs;
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.

Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre.
Jeffrys en vain t'a pris pour assesseur *.
Quoi ! tu souris ! ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

De Louis onze évoquons les victimes.
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot, pour se soûler de crimes,
Mette sa vierge entre le diable et lui **.
Mais, tout sanglans, nos Tristans*** vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts, taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

---

* Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

** Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

*** Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XI. Il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes œuvres.

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régir, j'agrandis son domaine ;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre :
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre.
Vous délivre au moins du censeur

LE MAUVAIS VIN,

OU LES CAR.

Air : On dit partout que je suis bête.

Bénis sois-tu, vin détestable !
Pour moi tu n'es point redoutable,
Bien qu'au maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc, fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur, qui me dit toujours :
« Pour vous c'est assez des amours.

» Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre
» Parle des Dieux sans les connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse,
Ce soir, pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens.
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre raison s'en trouve bien.

Car si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers, forgés sans peine,
Tout en chantant, je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès.
Puis j'irais, pour démagogie
En prison terminer l'orgie.

Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.
Mais vin, à qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux.
Au risque d'une catastrophe
Versez-m'en, je suis philosophe.
Versez ! versez ! je ne crains rien.
Du bon vin je me trouve bien

LA CANTHARIDE,

OU LE PHILTRE.

AIR Des Comédiens.
Ou du rondeau de Miller, intitulé : *Un tour de jardin.*

MEURS, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans, à la volupté chers ;
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille,
Qui, chaque jour, pleure encor son printemps :
« Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille,
» Vous languissez et n'avez que vingt ans.

» Un père altier, que seul l'intérêt touche,
» Vous a jetée au lit d'un vieil époux ;

» L'espoir en vain sourit sur votre bouche ;
» L'hymen l'effleure et s'endort près de vous.

» A votre abord naît la froide risée ;
» L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ,
» Mais cette terre a des nuits sans rosée,
» Et d'aucun fruit ne parera son sein.

» Trompez l'amour, croyez-en ma sagesse.
» Un philtre heureux, plein de tendres chaleurs,
» De votre époux exhumant la jeunesse ,
» Peut de la vôtre épanouir les fleurs. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante ,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante ,
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais vers ce frêne, accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore ;
Heureuse aussi je dormirai demain.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans à la volupté chers ;
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes ;
Je répugnais à d'innocens plaisirs.
Tout bas, ma bouche, insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur !

Père cruel ! il fallait de ta fille,
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
Là, Dieu du moins nous crée une famille ;
Là, son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant ?

Entre ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue.
D'un plaisir chaste allumons le flambeau ;
Ah ! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,
» Et dès demain renaîtront vos couleurs :
» Demain moi-même, au seuil de votre asile,
» Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans, à la volupté chers;
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobé dans les airs.

LE TOURNE-BROCHE.

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

Du dîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits ;
Plus qu'elle aussi le tourne-broche
A nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois !
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

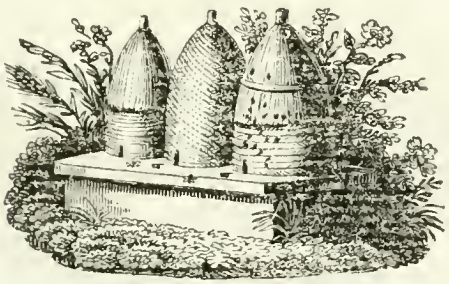
Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé,
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé ;

Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tourne-broche annoncé.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours;
Le tourne-broche a l'avantage
D'embellir des instans trop courts.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or ;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort :
Vivent ceux que sa main remonte,
Mais gloire à celui du Trésor !
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.



LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS, LE JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE, 19 AOUT 1822.

AIR D'Ageline (de Wilhem.)

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins. } (*bis.*)

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
» Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
» Un coup de foudre ajoute à mes présages* :
» Ton fils atteint va périr consumé ;
» Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
» Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
» Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
» Au toit du pauvre il répand l'allégresse,
» A l'opulence il sauve des ennuis.
» Mais quel spectacle attriste son langage ?
» Tout s'engloutit, et gloire et liberté.
» Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
» Il vient au port raconter leur naufrage. »

---

* L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
» Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
» Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
» Que faible écho mourir en de vains sons. »
« Va,' dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;
» De grands talens ont de moins beaux succès.
» Ses chants légers seront chers aux Français
» Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillaient une rose ;
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
» Tel qu'aux déserts par fois brille un mirage *,

---

* Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voya-

» Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
» Pour te fêter tes amis vont s'unir;
» Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

---

geur jusque dans les sables du désert. Il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

LES SCIENCES.

Air :

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir amours et muses ;
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi ! pour une âme incertaine,
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine ;
Muses, restez ; restez, amours.

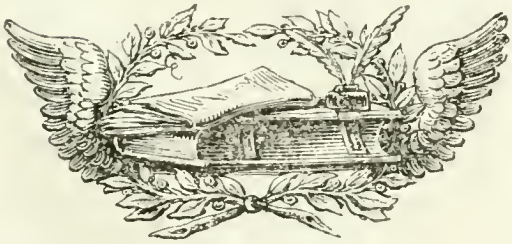
La nature était mon Armide ;
Dans ses jardins j'errais surpris.
Mais un chimiste moins timide,
Règne en vainqueur sur leurs débris.

Dans son fourneau rien qu'il ne jette,
Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette;
Muses, restez, restez, amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière.
Muses, restez; restez, amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas :
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique,
Muses, restez; restez, amours

Énivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux.
Elle est un reste d'ambroisie,
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe,
Muses, restez ; restez, amours.



LA DÉESSE.

Sur une personne a qui l'auteur a vu représenter la LIBERTÉ dans une des fêtes de la révolution.

Air : De la petite gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière; oui, vous étiez déesse,
Déesse de la liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques :
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas;

Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
Déesse de la liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ;
Mais jeune alors, je n'ai rien pu juger.
En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans, ce peuple se rendort ;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,

D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide,
Ternit ces yeux où riaient les amours;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la liberté.

LE MALADE.

(Avril 1823.)

Air : Muse des bois, etc.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;
Et tout renaît, et déjà l'aube-épine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature,
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens ma voix, faible, mais douce et pure,
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape * a renversé mon verre,
Plus de gaîté ! mon front se rembrunit.

* Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère ;
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens ma voix, faible, mais toujours tendre,
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs*.
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter !
Reviens ma voix, faible, mais courageuse,
Il est encor des gloires à chanter.

Puis, j'entrevois la liberté bannie;
Elle revient : despotes, à genoux !

---

* A l'époque où cette chanson fut faite, on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année le ridicule d'une pareille mesure.

Pour l'étouffer, en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens ma voix, faible, mais libre et fière,
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas! oui la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps,
Mais dans nos cœurs le courage sommeille;
Chargé de fers, chacun se dit: J'attends!
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens ma voix, faible, mais consolante,
Il est encor des martyrs à chanter.

LA COURONNE DE BLUETS.

A MADAME .....

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.
Beauté folâtre autant que sage,
Ne jouez plus avec des fleurs.
Sachez qu'hier, la panse ronde,
Et l'œil obscurci par Bacchus,
Jupin a cru, dans notre monde,
Voir une couronne de plus.

A la colère il s'abandonne :
« L'abus, dit-il, devient trop fort.
Encore un front que l'on couronne,
Quand le faiseur de rois est mort.

Sur ce front lançons mon tonnerre ;
Du faible enfin vengeons les droits.
Je veux voir un jour sur la terre ,
Les rois sujets , les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive ,
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas !)
En joue il vous met sans qui vive ,
Mais je l'aborde chapeau bas :
« Jupin , de ton arrêt j'appelle ,
Ta balance et tes poids sont faux.
Ta cour de justice éternelle
A-t-elle en ses gardes-des-sceaux ? »

« Braque tes lunettes , vieux sire ,
Sur le front couronné par nous ;
De la candeur c'est le sourire ,
De la bonté c'est l'œil si doux.
Lorsque les carreaux de son foudre
Chez nos sourds passent pour muets ,
Jupin ne mettrait-il en poudre
Qu'une couronne de bluets ? »

« Oh ! oh ! dit-il ; qu'allais-je faire !
Ailleurs, frappons, mon foudre est chaud. »
« Frappe ; mais sur notre hémisphère
Vise donc plus bas ou plus haut. »
Heureux d'avoir su vous défendre,
J'accours des célestes donjons ;
Quant à Jupin, je viens d'apprendre
Qu'il a foudroyé deux pigeons.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

Air : A soixante ans, etc.

De Damoclès l'épée est bien connue ;
En songe, à table, il m'a semblé la voir.
Sous cette épée et menaçante et nue,
Denis l'Ancien me forçait à m'asseoir (*bis.*)
Je m'écriais : que mon destin s'achève,
La coupe en main, au doux bruit des concerts (*b.*)
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,*
Je bois, je chante et je siffle tes vers. (*bis.*)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche :
Versez ! versez ! messieurs du gobelet.

* Denis l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

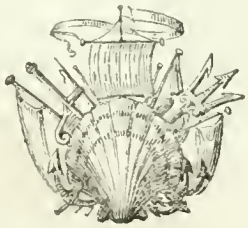
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denis, sur moi, fais donc vite un couplet. (*bis.*)
Ton Apollon à nos larmes fait trêve :
Il nous égaie au sein d'affreux revers. (*bis*)
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix :
Elle est, crois-moi, la première des muses,
Mais rarement elle inspire les rois. (*bis.*)
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
La moindre fleur parfume au loin les airs. (*bis.*)
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots. (*bis.*)
Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers. (*bis.*)

O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

Que du mépris la haine au moins me sauve,
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger;
Le fer pesant tombe sur mon front chauve,
J'entends ces mots : Denis sait se venger. (*bis.*)
Me voilà mort; et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers :
O vieux Denis, je me ris de ton glaive;
Je bois, je chante et je siffle tes vers. (*bis*)



LA MAISON DE SANTÉ.

A Mme. G....., POUR LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Du Ménage du Garçon.
Ou du petit Matelot.

NAGUÈRE en un royal hospice,
J'allai subir les soins de l'art.
Esculape me fut propice,
Je bénis cet heureux hasard. (*bis.*)
Mais l'amitié, toujours craintive,
Me dit : « Point de sécurité !
Un *quiproquo* bien vite arrive.
Change de maison de santé. » (*bis.*)

A R...., elle me transporte,
Je me sens mieux en avançant.

La bienfaisance est sur la porte ,
Le malheur salue en passant.
Là , Jeannette est supérieure ;
Et le ciel fit de sa bonté
La lampe qui brûle à toute heure
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité :
Or, quand Jeanne fait œuvre pie ,
C'est un rendu pour un prêté.
De Thalie elle fut tourière
Avec talent, grâce et beauté ,
Et la suivante de Molière ,
Fonde une maison de santé.

L'amitié seule y donne place,
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers , remplissez ma tasse ,
C'est aujourd'hui le saint du lieu.

Quand il s'agit de fêter Jeanne,
Mon seul régime est la gaîté.
Je veux m'enivrer de tisane
Dans cette maison de santé.

LA BONNE MAMAN.

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,
L'amitié ne remonte guère.
Bon petit-fils, je n'en crois rien,
Quand je pense à vous, ma grand'mère :
Ces titres, quelquefois si doux,
Vous paraîtraient-ils insipides ?
Bonne maman, consolez-vous :
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs ?
Blâmez-vous les tendres chimères ?

Censurer les plus doux plaisirs
Est le plaisir de nos grand'mères.
Les ans font-ils neiger sur nous,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman, consolez-vous :
Vous ne blanchissez point encore.

L'amour a peur des grand'mamans,
Mais à prix d'or, combien de vieilles
Ont à leurs gages des amans,
Dont les missives font merveilles !
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes.
Bonne maman, consolez-vous :
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi ! sans rides, sans cheveux blancs,
Et sans lunettes à votre âge !
Voyons si vos genoux tremblans
Des ans n'attestent pas l'outrage.

Oui, je vois trembler vos genoux,
Que l'amour tendrement caresse.
Bonne maman, consolez-vous :
Prenez un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISÉ.

AIR : Je regardais Madelinette.

VIENS, mon chien, viens, ma pauvre bête,
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis*).

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
Fais-nous danser! moi je refuse;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes! plus d'heureux jours!
Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les amours? (*bis*)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre,
Eût déridé le front d'un roi. (*bis*).

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui, jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis*).

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long!

Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux. *(bis)*

Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé. *(bis)*.

Tant d'amis, dont je me sépare,
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis*).

LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

AIR : Daignez m'épargner le reste.
Ou du vaudeville d'Angélique et Melcourt.

« SIRE, de grâce, écoutez-moi !
(Le prince courait chez sa dame)
» Sire, vous êtes un grand roi ;
» Daignez me venger de ma femme. »
Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
» Ce fou qui m'arrête au passage. »
— « Ah ! sire, vous avez signé
» Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :
« Gardes, je défends qu'on l'assomme.
» Vilain, dit-il, explique-toi. »
— « Sire, j'ai fait le gentilhomme ;

» J'acquis d'un argent bien gagné
» Château, blason, titre, équipage;
» Et, sire, vous avez signé
» Mon contrat de mariage.

» J'ai pris femme noble, aux doux yeux,
» Aux mains blanches, au cou de cygne.
» Son père a dit : Par mes aïeux !
» Mon gendre, il faut que le roi signe.
» Votre nom fut accompagné
» D'un pâté de mauvais présage,
» Sire, quand vous avez signé
» Mon contrat de mariage.

» J'étais en habit de gala,
» Sire, et pour abréger l'histoire,
» Rappelez-vous que ce jour-là
» Un beau page tint l'écritoire.
» Ma femme ici l'avait lorgné.
» Hier je l'ai surpris.... Quel outrage
» Pour vous, dont la plume a signé
» Mon contrat de mariage !

Le roi dit : « Je n'ai qualité
» Que pour guérir les écrouelles.
» Un diable, cornard effronté,
» Vilains, ici guette vos belles.
» Sur les rois même il a régné,
» Et met un sceau de vasselage
« A tous les gens dont j'ai signé
» Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci,
Ajoute que l'époux morose
Faillit mourir de noir souci,
Et que d'un dicton il fut cause :
Dès qu'un mari peu résigné
Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE.

AIR : Dis-moi, soldat; dis-moi, t'en souviens-tu?

VIENS, mon coursier, noble ami du cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête, sous moi, des ailes à la mort.
L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

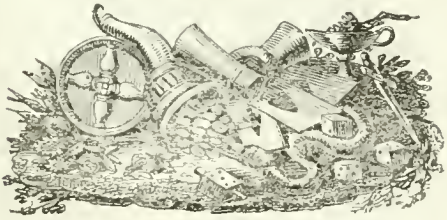
Comme en un fort, princes, nobles et prêtres*,
Tous assiégés par des sujets souffrans,
Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres.
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense,
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

---

* On doit se rappeler les notes secrètes.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.



LES HIRONDELLES.

Air de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlans climats,
Sans doute vous quittez la France;
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon, où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,

Vous avez vu notre chaumine ;
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas.
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps, l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LES FILLES.

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

AIR : Verdrillon, verdrillette, verdrille.

QUAND des filles naissent chez vous,
Pour le plaisir de ce monde,
Dites-moi, messieurs les époux,
Pourquoi chacun de vous gronde?
Aux filles, morbleu, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
Que, près des gens qui vous aident,

Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles:
Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amans,
Fille d'humeur folle ou sage
Ajoute aux charmes des beaux ans,
Ote à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons
Faites des filles;
Nous les aimons.

Pour Bathyle aux fraîches couleurs,
Quand Anacréon détonne,
Les Grâces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.

Aux filles nous nous en tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons
A toi, mari, qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons;
Que n'est-ce, hélas! pour nous-mêmes!
A vos filles, oui, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

LE CACHET,

OU LETTRE A SOPHIE.

AIR de la bonne vieille, de B. Wilhem.

Il vient de toi, ce cachet où le lierre
Serpente en or, symbole ingénieux ;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune amour au doigt mystérieux :
Il est sacré ; mais en vain, ma Sophie,
A ton amant il offre son secours :
De son pouvoir ma plume se défie.
Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
Quand une lettre adoucit ses regrets,

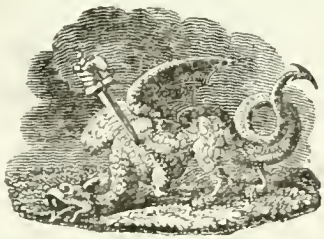
Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
Ce que je crains, je tremble de l'écrire.
Plus de secret, même pour les amours!

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide,
Qui de Venise ensanglanta les lois;
Il tend la main au salaire homicide,
Souffle la peur dans l'oreille des rois;
Il veut tout voir, tout entendre, tout lire;
Cherche le mal et l'invente toujours;
D'un sceau fragile il amollit la cire.
Plus de secret, même pour les amours!

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie,
Son œil affreux avant toi les lira.
Ce qu'au papier ma tendresse confie,
Ira grossir un complot qu'il vendra.

Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,
Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
Et déridons l'ennui du diadème.
Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi je repousse la plume
Qui de l'absence eût charmé la douleur.
Pour le cachet la cire en vain s'allume,
On le rompra ; j'aurai fait ton malheur.
Par le grand roi, qui trahit La Vallière,
Ce lâche abus fut transmis à nos jours :
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours !



LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR Mlle...., AGÉE DE 12 ANS.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers?

Pour les vers, quoi ! vous quittez
Les plaisirs de votre âge !
Ma muse, que vous flattez,
Aux amours rend hommage.
Ce sont aussi des enfans
A la voix séduisante ;
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

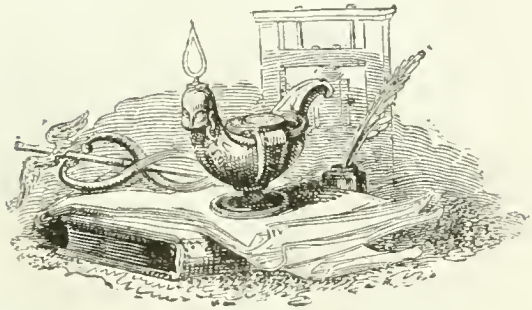
Pourquoi parler de lauriers ?
De pleurs on les arrose.

Ce n'est point aux chansonniers
Que la gloire en impose.
La fleur, orgueil du printemps,
Est le prix qui nous tente.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante!

Jeune oiseau, prenez l'essor,
Égayez le bocage.
Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge.
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchante.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante!

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie.
Sous des dehors plus flatteurs,
Vous verrez le génie.

Puissiez-vous pour mon encens
Être alors indulgente.
Mais à peine vous aurez vingt ans
Que j'en aurai cinquante.



LA FUITE DE L'AMOUR.

Air :

Je vois déjà se déployer tes ailes,
Amour; adieu! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Grâces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas! que tu m'en punirais!
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance,
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts.
Dans la beauté j'adorai ta puissance
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,
Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,
Fuis! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes:
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

L'ANNIVERSAIRE.

Air : Du partage de la richesse.

Depuis un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous?
C'est là votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne,
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant, qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait,

Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'espérance aux ailes brillantes
Sur vous se plaît à voltiger ;
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger !
A ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.

IMPROMPTU

SUR LE MARIAGE DE N. ET DE M. L.

(1810.)

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Nous allons devoir aux Amours,
Dit-on, le bonheur de la terre ;
Le sang coulera donc toujours,
Soit pour la paix, soit pour la guerre !
Mais pour nous rendre le repos
Ne plaignons pas ce qu'il en coûte :
Mars en aurait versé des flots,
Vénus n'en répand qu'une goutte.

LE VIEUX SERGENT.

(AN 1815.)

AIR : Dis-moi, soldat; dis-moi, t'en souviens-tu?

Près du rouet de sa fille chérie,
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Mais, qu'entend-il ? le tambour qui résonne ;
Il voit au loin passer un bataillon.

Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas *.
» Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

» Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
» Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
» Ces paysans, fils de la république,
» Sur la frontière, à sa voix accourus !
» Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
» Tous à la gloire allaient du même pas.
» Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

» De quel éclat brillaient dans la bataille
» Ces habits bleus par la victoire usés !

---

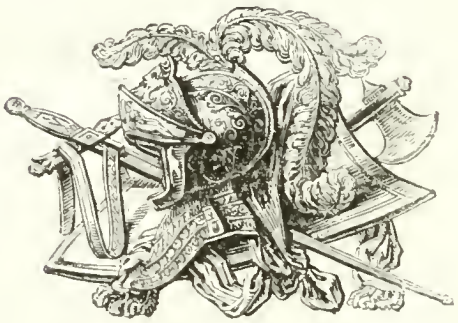
* La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

» La Liberté mêlait à la mitraille
» Des fers rompus et des sceptres brisés.
» Les nations, reines par nos conquêtes,
» Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
» Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

» Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
» Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
» Par la cartouche encor toute noircie,
» Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
» La Liberté déserte avec ses armes ;
» D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
» A notre gloire on mesure nos larmes.
» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant, lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.

« Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent! »
« Il en est temps! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !



LE PRISONNIER.

Air de la Balançoire, d'Amédée de Beauplan.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge,
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends, chaque jour, ton passage
Comme j'attends la liberté.
Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle,
Ton sein forme un heureux contour.

A qui ta voile obéit-elle ?
Est-ce au zéphir ? est-ce à l'amour ?
Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre !
Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre;
Le bonheur est sur l'autre bord.
Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas ! semblable à l'espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.
Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.

Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.
Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L....

AIR : A soixante ans il ne faut pas.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole.
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abîme ils sont précipités. (*bis*).
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
Contre ses maux garde un puissant secours; (*bis*).
Il reste armé de sa lyre divine.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. } (*b.*)

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchans,
L'ange qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.

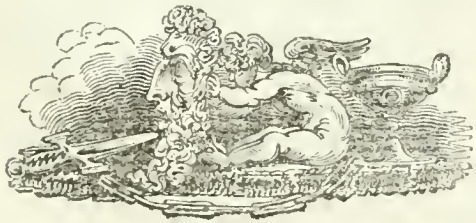
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais, ici-bas, veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles,
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie,
Poursuit cet ange échappé de ses rangs ;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,

Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole ?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
Mais vous chantez, mais votre voix console,
Corinne; en vous l'ange s'est dévoilé.
Votre printemps vent des fleurs éternelles.
Votre beauté de célestes atours ;
Pour un long vol vous déployez vos ailes;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.



LA VERTU DE LISETTE.

[Air : Je loge au quatrième étage.

Quoi ! de la vertu de Lisette
Vous plaisantez, dames de cour!
Eh bien ! d'accord : elle est grisette,
C'est de la noblesse en amour.
Le barreau, l'église et les armes,
De ses yeux noirs font très-grand cas.
Lise ne dit rien de vos charmes;
De sa vertu ne parlons pas.

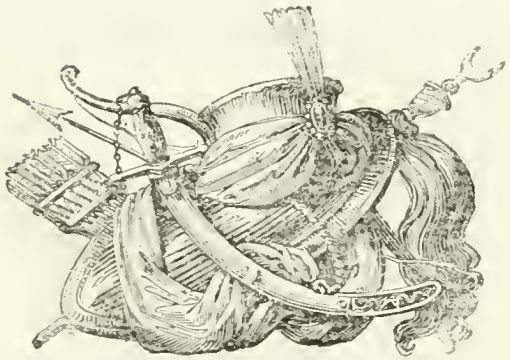
D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or!
L'empire a, pour plus d'un service,
Long-temps soudoyé vos appas.

Lise est mal avec la police ;
De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu ;
Un marquis, dont la vie est sainte,
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle, illustrant son mérite,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite ;
De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,
Si cet honneur vient la trouver,
Vous vous direz de ses parentes,
Vous ferez cercle à son lever ;
Mais dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites ;
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot vertu, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais.
Les échasses de l'étiquette
Guindent bien haut des cœurs bien bas;
De la cour, Dieu garde Lisette!
De sa vertu ne parlons pas.



LE VOYAGEUR.

AIR : Plus on est de fous, plus on rit.
(Sans la reprise finale).

LE VIEILLARD.

VOYAGEUR, dont l'âge intéresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami ; (*bis*) sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon hermitage,
Versons-nous d'un vin généreux.

Hélas ! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami ; (*bis*) sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non ; il n'est point d'être suprême
Qui seul peuple l'immensité,
Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux ;
Elle a consolé ma vieillesse.
Dieu t'offre un ami ; (*bis*) sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste,
Ce dieu vient-il guider nos pas ?
Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas.

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure:
Chasse des rêves ténébreux.
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre un ami; (*bis*) sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime,
Et de fleurs bientôt couronné,
Époux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné :
« Le sort est injuste, sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami; (*bis*) sois heureux » !

MON ENTERREMENT.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit. (De Lisbeth.)

Ce matin, je ne sais comment,
Je vois d'Amours ma chambre pleine ;
J'étais couché, sans mouvement.
Il est mort, disaient-ils gaîment,
De l'inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
Amis, si j'en crois ces ingrats,
Plaignez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre (*bis.*)

De mon vin ils prennent leur part,
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre, d'un ton nazillard,
Me psalmodie une prière.

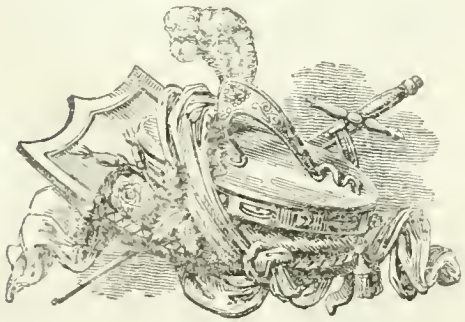
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte :
Mais déjà la voiture attend.
Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes ;
Le drap, où l'argent brille en pleurs,
Porte un verre, un luth et des fleurs,
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : triste ou gai, tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi (*bis*), j'arrive à ma tombe

Mon cortége, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grâce au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire :

Amis, j'allais me croire un dieu,
Plaignez moi, (*bis*) voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
Par là passait mon infidelle ;
Lise m'arrache au monument ;
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs,
Vous qu'à médire l'âge excite,
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi (*bis*), car je ressuscite. (*bis*).



LE POÈTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

(1824.)

AIR : De la Treille de sincérité.

ON achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poëte de cour. (*bis*)

Te chanter encore, ô Marie!
Non vraiment je ne l'ose pas.
Ma muse enfin s'est aguerrie,
Et vers la cour tourne ses pas. (*bis.*)
Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter.

Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Ce que je dirais pour te plaire,
Ferait rire ailleurs de pitié :
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié.
On siffle le patriotisme;
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter
J'adresse une ode à l'égoïsme,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,

Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux.
En vain ton âme généreuse,
De leurs maux se laisse attrister,
Moi je chante l'Espagne heureuse,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Dans mes calculs, Dieu! quel déboire,
Si de ton héros je parlais!
Il nous a légué tant de gloire,
Qu'on est embarrassé du legs.
Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète
Lyre et musette;

Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point ?
Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point.
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète
Lyre et musette ;
Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

OCTAVIE.

Air : Des Comédiens
Ou du rondeau de Miller, intitulé : *Un tour de jardin.*

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfans de l'empire,
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?
Ton char, traîné par deux coursiers rapides,
Laisse trop loin les Amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit ;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;
Que par les grands tes vœux soient épiés ;
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour, lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs.

Viens sous l'ombrage , où , libre avec ivresse ,
La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous, à leur prince, ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux ;
Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein s'exhale son nectar,
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes;
Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde;
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE.

AIR : Je commence à m'apercevoir, etc.

J'ENTONNE sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille :
Qu'on le réveille;
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
Laissons, malgré maux et douleurs,
L'espérance essuyer nos pleurs.
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres

Toi, doux rimeur, que la beauté
Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la volupté.
Coupe remplie
Par la folie
Met en gaîté femme tendre et jolie.
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime;
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque;

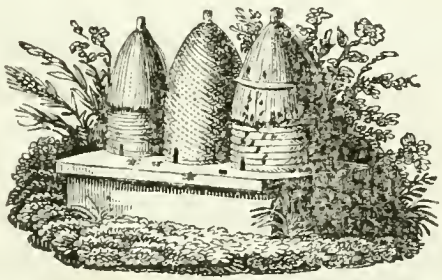
Mais qu'un tendron te tire par la basque :
Tu lui souris ; et le bon vin,
Pour toi, ne vieillit pas en vain,
Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour Psautier,
Du joug je te délie :
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier ?
De cette muse
Parfois abuse ;
Enivre-la ; Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau ;
Pour lui rendre un éclat nouveau,
Puise la joie au fond de son berceau.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages ;
Tes torrens, tes orages
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade ;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas !
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force champagne.
Mais je bats la campagne ;
L'ode et le vin font de ces tours.
Le ciel nous dote
D'une marotte
Tour à tour grave, et quinteuse et falotte.
Le soleil s'est levé joyeux,

Le front barbouillé de vin vieux.
Ah ! tout poëte est le jouet des dieux.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.



LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL.

(Mai 1824.)

AIR : Un soldat, par un coup funeste.

D'ANCIENS Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.
Leur gaîté s'éveille,
« Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
» L'esclave est roi quand le maître sommeille.
» Enivrons-nous! (4 *fois.*)

» Amis, ce vin par notre maître
» Fut confisqué sur des Gaulois,
» Bannis du sol qui les vit naître
» Le jour même où mouraient nos lois.

» Sur nos fers qu'il rouille
» Le temps écrit l'âge d'un vin si doux.
» Des malheureux partageons la dépouille.
» Enivrons-nous !

» Savez-vous où gît l'humble pierre
» Des guerriers morts de notre temps ?
» Là, plus d'épouses en prière ;
» Là, plus de fleurs, même au printemps.
» La lyre attendrie
» Ne redit plus leurs noms effacés tous.
» Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
» Enivrons-nous !

» La liberté conspire encore
» Avec des restes de vertu ;
» Elle nous dit : Voici l'aurore ;
» Peuple, toujours dormiras-tu ?
» Déité qu'on vante,
» Recrute ailleurs des martyrs et des fous :
» L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
» Enivrons-nous !

» Oui, toute espérance est bannie,
» Ne comptons plus les maux soufferts.

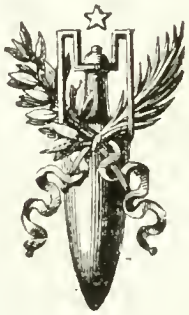
» Le marteau de la tyrannie
» Sur les autels rive nos fers.
» Au monde en tutelle,
» Dieux tout-puissans, quel exemple offrez-vous!
» Au char des rois un prêtre vous attelle.
» Enivrons-nous !

» Rions des dieux, sifflons les sages,
» Flattons nos maîtres absolus.
» Donnons-leur nos fils pour otages ;
» On vit de honte, on n'en meurt plus.
» Le plaisir nous venge ;
» Sur nous du sort il fait glisser les coups.
» Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.
» Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse,
Il crie à des valets : « Courez !
» Qu'un fouet dissipe l'allégresse
» De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous !

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,
Aurais-je peint nos tristes jours ?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous !



TREIZE A TABLE.

Air De Préville et Taconnet.
Ou du Carnaval de Meissonnier.

Dieu! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant moi le sel est répandu.
Nombre fatal ! présage épouvantable !
La mort accourt; je frissonne éperdu. (*bis*).
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,
Mais belle et jeune, elle sourit d'abord. (*bis*).
De vos chansons, ranimez l'allégresse;
Non, mes amis, je ne crains plus la mort. } (*bis*).

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
Elle me montre une chaîne brisée,
Et sur son sein un enfant qui s'endort.

Calmez la soif de ma coupe épuisée ;
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre?
» Fille du ciel, l'espérance est ma sœur.
» Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
» De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur?
» Ange déchu, je te rendrai les ailes
» Dont, ici-bas, te dépouilla le sort. »
Enivrons-nous des baisers de nos belles ;
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme
» Ira franchir tous ces mondes flottans,
» Tout cet azur, tous ces globes de flamme
» Que Dieu sema sur la route du temps.
» Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
» Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »
Que le plaisir use en paix notre vie ;
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.
Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port.
Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table ;
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortége s'avance?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, partout, sur ce rivage,
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !
Nous succombions ; Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats se rappelant ses traits ;
Vois tout un peuple, et ces tribus sauvages,
A son nom seul sortant de leurs forêts.

L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérans ;
Un peuple esclave encensait ces idoles ;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers :
Que la vertu rapproche les deux mondes !
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

MAUDIT PRINTEMPS!

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais, de ma fenêtre,
A la sienne tout cet hiver;
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air;
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage,
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui, là-bas,
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux, un jour de frimas:
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Sans toi, je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche, comme on nous peint l'Aurore,
Du jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

***

C'est l'hiver que mon cœur implore ;
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore,
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours ?
Je ne la verrai plus sourire :
Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

PSARA *,

OU CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre.

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts. (*bis.*)
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats. (*bis.*)
Exterminons une race invincible :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas. (*bis.*)

* Le désastre de Psara ou Ipsara est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitans ; les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vînt ici raconter tous tes maux? *
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux? (*bis.*)
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats, ** (*bis.*)
Tes fils mourans disaient: N'implorons qu'elle;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas. (*bis.*)

Mais de Chios recommencent les fêtes.
Psara succombe, et voilà ses soutiens.
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens. (*bis.*)
Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas. (*bis.*)

---

* Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios, ou Scio, car c'est le même nom, corrompu par la prononciation italienne.

** Le nombre des cadavres entassés dans cette malheureuse contrée, fit craindre, aux chefs ottomans, que la peste ne se mît dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

Le glaive après purifiera vos âmes ;
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas. (*bis.*)

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...
Paix ! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain. (*bis.*)
Byron offrait un dangereux exemple ;
On les a vus sourire à son trépas. (*bis.*)
Du Christ lui-même allons souiller le temple :
Les rois chrétiens ne le vengeront pas. (*bis.*)

A notre rage ainsi rien ne s'oppose ;
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser. (*bis.*)
Qu'un jour Stamboul * contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts ! (*bis.*)
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas. (*bis.*)

---

* Constantinople. Stamboul est le nom que lui donnent les Turcs.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte Hellène a surpris le rivage
Et de Psara tout le sang est payé. (*bis.*)
Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas. (*bis.*)
Les nations vous pleureraient peut-être ;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas. (*bis.*)

LE VOYAGE IMAGINAIRE.

AIR : Muse des bois, etc.

L'AUTOMNE accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce.
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère;
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
La liberté que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons ! partons ! la barque est préparée.
Mer, en ton sein, garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pyrée ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,
Vogue, où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
La tyrannie expire sur la plage ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène, encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare,
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée;
Sous ce beau ciel, je suis venu mourir.

TABLE

DES CHANSONS.

Pag.

PRÉFACE. 5

La Muse en fuite, ou ma première visite au Palais de Justice. 9

Dénonciation en forme d'impromptu. 15

Adieux à la campagne. 17

La Liberté. 21

La Chasse. 25

Ma Guérison. 29

L'Agent provocateur. 35

Mon Carnaval. 39

L'Ombre d'Anacréon. 43

L'Épitaphe de ma Muse. 47

La Sylphide. 51

Les Conseils de Lise. 55

Le Pigeon messager. 59

Pa
L'Eau bénite. 6
L'Amitié. 6
Le Censeur. 7
Le mauvais Vin, ou les Car. 7
La Cantharide, ou le Philtre. 7
Le Tourne-Broche. 8
Le Tailleur et la Fée 8
Les Sciences 91
La Déesse. 95
Le Malade. 99
La Couronne de Bluets. 103
L'Épée de Damoclès. 107
La Maison de santé. 111
La bonne Maman. 115
Le Violon brisé. 119
Le Contrat de Mariage. 123
Le Chant du Cosaque. 127
Les Hirondelles. 131
Les Filles. 135
Le Cachet, ou Lettre à Sophie. 139
La jeune Muse. 143
La fuite de l'Amour. 147
L'Anniversaire. 149
Impromptu sur le Mariage de N. et de M. L. . 151
Le vieux Sergent. 153
Le Prisonnier. 157

Pag.
L'Ange exilé. 161
La Vertu de Lisette. 165
Le Voyageur. 169
Mon Enterrement. 173
Le Poète de cour. 177
Octavie. 181
Les Troubadours. 185
Les Esclaves gaulois. 191
Treize à Table. 195
Lafayette en Amérique. 199
Maudit Printemps! 203
Psara, ou Chant de victoire des Ottomans. . . 205
Le Voyage imaginaire. 209

FIN DE LA TABLE.

1884 X4 C

Béranger, Pierre Jean de
2195 Chansons nouvelles
.A17
1825

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY